

Puis il descendit carrément frapper à sa porte.

Ce fut Médéric qui lui ouvrit. Il attendait, lui aussi, et se tenait sur la défensive. La concierge s'était éclipsée aussitôt, par discrétion. Quelle joie pour Médéric que d'embrasser son père ! Il l'obligea tout d'abord à se mettre à table.

— Nous causerons quand tu seras restauré, lui dit-il. Tu dois mourir de faim. . . .

— Et de soif, ajouta le père.

Jordanet fit honneur au repas substantiel apprêté à son intention. Médéric avait eu soin de l'installer dans une pièce donnant sur la cour, afin que personne du dehors ne vit aucune lumière à leurs fenêtres.

Après le souper, on causa une bonne heure. Mais, avant de parler de lui, Jordanet se fit raconter par Médéric tous les détails de l'affaire de Jean. En apprenant que Florentine avait organisé l'évasion du disciplinaire, il reprit espoir. Avec un tel appui, Jean devait s'en sortir sain et sauf ; bientôt, sans doute, on aurait de ses nouvelles.

— Le malheur, dit Médéric, c'est que la désertion de mon frère aîné m'obligera, cette année, à le remplacer sous les drapeaux. Ainsi le veulent les règlements.

— Qu'importe, s'écria la brave maman Jordanet. Tes sœurs et moi, nous ne manquerons pas d'ouvrage pendant ton absence, et j'aime mieux savoir Jean à l'étranger qu'aux compagnies de discipline.

Jordanet regarda la pendule. Il n'avait plus qu'une heure à lui pour raconter les détails de son évasion ; c'était peu. Mais tous ses souvenirs étaient si présents à l'esprit qu'il put les résumer nettement, sans rien omettre des points essentiels.

Il dépeignit en quelques mots sa première tentative manquée et la surveillance haineuse exercée sur lui par Jacquemin. Il rappela les termes du billet qui lui avait été glissé dans un morceau de canne à sucre par un ami encore inconnu.

— Ce billet, dit-il me fut remis par un indigène. Il me conseillait de solliciter mon envoi en concession libre à Bourail, d'où je pourrais plus facilement m'échapper. Il m'engageait à me défier de Jacquemin. Cette recommandation m'inspira confiance et je fis ma demande qui fut agréée. A Bourail, je reçus, dans ma case, la visite d'un homme dont vous ne devineriez jamais le nom.

Jordanet garda un instant le silence, les yeux fixés sur son fils.

— Est-ce que je connais cet individu ? demanda Médéric.

— Très peu. Cependant, tu l'as vu témoigner aux assises, contre moi, avec une froide impartialité qui m'a plus nui que s'il m'avait accusé du crime.

Médéric pâlit soudainement : la sinistre figure du père de Suzanne venait de lui traverser l'esprit.

— Mascarot ! s'écria-t-il.

Le père demeura stupéfait.

— Comment l'as-tu deviné si facilement ?

— Je vous le dirai plus tard. Achevez votre récit.

Jordanet raconta au prix de quelles difficultés il avait réussi à gagner la côte et termina en racontant comment il avait réussi à échapper à tous dangers.

— A toi de parler, dit-il à Médéric. Aurais-tu donc appris quelque chose ?

Le jeune homme rapporta les circonstances curieuses qui l'avaient fait échouer, après son accident de bicyclette, chez le docteur Walter, et ce qui s'en était suivi.

— Le misérable, conclut Médéric, cache un secret terrible. Tout me donne à supposer qu'il est l'âme damnée de nos ennemis.

A deux heures précises, le père était remonté dans sa cachette. La nuit se passa sans incident. Ces pauvres gens purent enfin goûter un repos dont ils avaient tant besoin.

Deux jours se passèrent ainsi. Le troisième jour, un jeune homme élégamment vêtu entra dans la loge de Mme Léon.

— Madame, dit le visiteur, je voudrais savoir si la famille Jordanet demeure toujours dans cette maison.

— Oui, monsieur, répondit la concierge.

— Y a-t-il du monde chez eux ?

— La mère est en bas à son comptoir, vous trouverez là-haut Mlle Louise.

— Merci, madame.

Il monta au cinquième étage, pendant que Mme Léon se hâtait d'aller prévenir la mère. Arrivé devant la porte des Jordanet, il hésita à sonner. Que dirait-il à ces infortunés ? Comment leur prouver qu'il était sincère ? Derrière lui, quelqu'un montait précipitamment. Il se pencha et reconnut Mme Jordanet. Elles s'arrêtèrent, tout essouffées, devant lui.

— Vous, monsieur de Savenay, vous avez l'audace de venir ici, après ce qui s'est passé ?

— Oh ! madame, comment pouvez-vous savoir ?

— Nous savons tout, monsieur. Il est heureux pour vous que mon fils Médéric ne soit pas là ; sans quoi, il vengerait son père.

Gérard se demandait avec stupéfaction par qui cette pauvre

femme avait pu apprendre le drame de Bourail. Il reprit néanmoins assurance.

— Laissez-moi m'expliquer, madame, et vous aurez bientôt la certitude que je suis votre ami, votre ami le plus dévoué.

— Soit ! monsieur, entrez. Vous parlerez devant Louise ; cela vaut mieux. Louise vous jugera, ainsi que, votre ami, René Lemayeur.

Elle ouvrit la porte, et, entrant la première :

— Louise, s'écria-elle, voici M. Gérard de Savenay. Il prétend qu'il est notre ami, notre ami le plus dévoué. Écoutons ses explications.

Elle alla s'asseoir auprès de sa fille tout éplorée, et n'offrit pas même un siège à l'arrivant.

Gérard, fort de sa conscience, s'expliqua sur un ton de sincérité qui finit par émouvoir la mère elle-même. Quant à Louise, elle ne doutait nullement de la parole du jeune officier. Et plus cette conviction s'affirmait en elle, plus elle en éprouvait une joie intime qu'elle avait peine à dissimuler. Enfin, il gagna sa cause et, en même temps, celle de René Lemayeur. La maman Jordanet brûlait de lui parler de Mascarot ; mais elle ne l'osa. Elle voulut laisser cette responsabilité à son mari ou à Médéric.

— Mon fils, dit-elle, ne rentre que le soir, assez tard. Où pourrait-il vous voir, ce soir même, vers dix heures ?

— Mais, madame, je viendrai ici.

— Non, ce ne serait pas prudent, à cause des agents qui surveillent peut-être la rue.

Gérard, les voyant si calmes après les révélations qu'il venait de leur faire sur l'évasion de Jordanet, se sentit un poids énorme de moins sur le cœur. Evidemment la mère et la fille avaient de bonnes nouvelles du père. Sans quoi elles eussent éclaté en sanglots en apprenant les dangers courus par le fugitif.

— J'attendrai votre fils, dit-il, ce soir, à dix heures, dans la salle de départ de la gare Montparnasse.

— Très bien, monsieur.

Gérard salua et sortit. En bas, un agent secret, le nommé Loiseau, l'attendait. Il se fit reconnaître du jeune homme comme appartenant à la police. Il l'accompagna dehors.

— Excusez-moi, monsieur de Savenay, dit-il ; mais je voudrais avoir votre opinion sur la femme Jordanet. Croyez-vous qu'elle ait revu son mari ?

Gérard soutint le choc avec fermeté.

— Non, répondit-il. Peut-être même ne se doute-t-elle pas de l'évasion.

— Vous la connaissez donc, vous, M. de Savenay, cette évasion ?

— Certainement, j'arrive de la Nouvelle-Calédonie où j'étais en mission militaire.

— Et vous êtes venu ici tâter le terrain, n'est-ce pas ?

A ce moment, l'agent Chaumont, qui arrivait droit devant eux, s'arrêta devant son collègue, demandant :

— Rien de nouveau ?

— Si, mon vieux ; mais ça ne nous avance guère.

Loiseau présenta Chaumont à Gérard de Savenay : puis il résuma la situation.

L'officier s'énervait de se trouver en pareille compagnie. Il craignait d'être observé par Louise et soupçonné de nouveau d'un guet-apens. Il aurait pu se séparer de ces personnages ; mais son instinct le poussait à les écouter. Que savaient-ils au juste ? Étaient-ils sur la piste ?

— J'ai réfléchi, dit Chaumont, j'ai mon idée.

— Vas-y ! fit Loiseau.

— Mon idée, je la garde. Il sera temps, demain matin, de vérifier si elle est bonne. Pour ce soir, nous avons notre consigne ; il faut nous y tenir.

— N'empêche que tu peux parler, même devant monsieur, qui est un ami, un allié.

Une rougeur d'indignation empourpra les joues de l'officier. Chaumont lui jeta un regard méfiant. Rassuré par l'expression de franchise du jeune homme, il dit à mi-voix.

— La voilà, mon idée : je soupçonne que Jordanet est déjà caché dans la maison.

— Où ? Pas chez sa femme. C'est impossible.

— Et . . . s'il avait pris l'accent auvergnat, le costume du marchand ambulancier, s'il était là-haut ?

Et, se tournant vers la maison des Jordanet, il montra du doigt la fenêtre du cabinet du père Massonnade.

— Tu es fou ! s'écria Loiseau. J'ai vu l'homme l'autre soir ; il n'a aucune ressemblance avec Jordanet.

— C'est toi qui le dis, mais tu n'y vois pas clair, et tu t'obstines à ne pas porter de lunettes. Ta coquetterie te jouera plus d'un tour.

— Et toi, ton imagination, Chaumont.

Gérard se fit préciser la fenêtre suspecte et expliquer l'incident :

— Puisque votre consigne vous retient ici, dit-il, voulez-vous que j'aille à l'Hôtel-Dieu me renseigner.

— Par exemple, ça nous rendrait fameusement service, dit Chaumont.